Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 83 (1995)

Heft: 3

Artikel: Le look à la loupe

Autor: Chaponnière, Corinne

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-280623

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

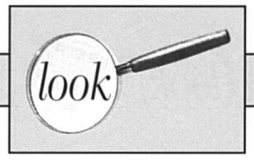
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Le look à la loupe

Dans les années 70, il y avait un look féministe. Aujourd'hui, il y a, tout au plus, un regard féministe sur le look. Pas complètement «libéré»...

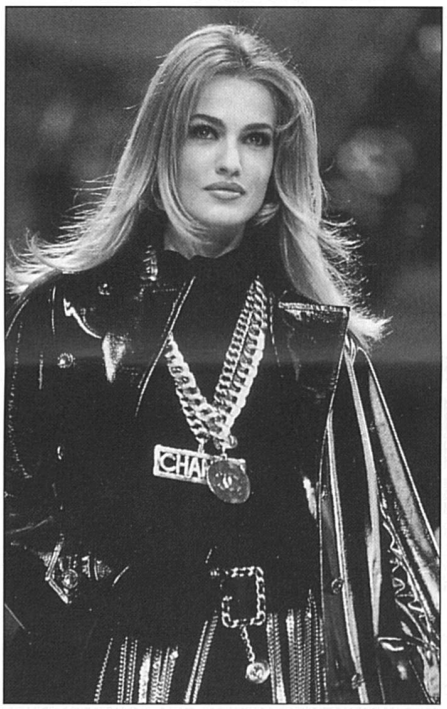
LOOK n.m. (mot angl.) **Fam.** Aspect. image donnée par quelqu'un, quelque chose; allure, style.

Disons-le sans ambages: une juste définition du look implique qu'il n'y a pas de look *accidentel*. C'est une image, littéralement, donnée par quelqu'un; un vrai look est délibéré, intentionné, volontaire.

Voilà déjà de quoi coincer bon nombre de féministes de longue date. Quoi? Une image (déjà ce seul mot, associé à la femme, fait éclore à nos yeux toutes sortes de créatures en papier glacé, auxquelles nous ne sommes pas habituées à nous identifier), une image, donc, travaillée? pire, étudiée! Mais quelle affreuse pensée!

A quoi bon le nier aujourd'hui: les féministes des années 70 ont rejeté – ont dû, impérativement, rejeter – la condamnation à plaire et à séduire que les femmes héritaient en droite ligne, et selon une rigueur quasi inchangée, du XVIIIe siècle. Le néo-féminisme a dû «libérer les femmes de leur apparence», en un assaut final et radical.

Ce n'est certes pas la première attaque, ni la première brèche dans le tandem diabolique des femmes et de leur apparence. Mais jusque là, les révoltes s'en prenaient à la nature même des vêtements: mutilants ou déformants (contre la crinoline vers 1860, puis contre le corset dès la fin du siècle); entravants (dès 1900, Poiret, farouche détracteur du corset, lance les robes serrées aux chevilles...), inconfortables (talons aiguilles et compagnie). Pour des raisons commerciales, mais toujours justifiées par une prétendue moralité de la mode, tel article de la garde-robe féminine se voyait soudain mis à l'index au nom de la liberté des femmes et de leurs mouvements. Mais la révolution des années 70 alla beaucoup plus loin, puisqu'elle interrogea, bien au-delà d'une petite coterie militante, et tant aux Etats-Unis qu'en Europe, le rapport même des femmes à leur apparence. La brèche qui fut alors creusée, et plus jamais *vraiment* colmatée depuis, pourrait se résumer ainsi: se vêtir et se parer (et par extension, plaire et séduire) ne sont ni des penchants, ni, surtout, des devoirs naturels de la femme. Il faut être «soi-même», au naturel,



Tout le monde ne peut pas prétendre au look de Karen Mulder.

(tout apprêt, toute recherche d'élégance s'assimilant à une aliénation), se plaire à soi, obéir aux règles de son confort, et se ficher éperdument de son – lâchons le mot: image.

Bonjour la révolution. Pour se convaincre de l'ampleur du phénomène, il suffit de rappeler que le très officiel «Jardin des Modes» mettait, en 1980, une créature de... Brétecher en couverture de son magazine! Saine révolution, au regard des années qui l'engendrèrent. Mais ce sont également ces années qui inaugurèrent, comme le souligne finement Marylène Delbourg-Delphis*, «un rapport honteux à la mode». Et à nous entendre aujourd'hui, en dépit de toutes nos protestations, il reste tout de même de ces années radicales un vague malaise, une perceptible gaucherie face à l'apparence que l'on se donne, pure: face à ce *look* dont l'origine rappelle haut et fort qu'il n'existe que dans le regard d'autrui, en plus de n'exister que grâce au soin qu'on y met.

Comment vivons-nous, aujourd'hui, notre image? Pour y répondre, *Femmes suisses* a demandé aux dix membres de la rédaction de procéder à l'analyse critique de leur rapport au look. L'enquête ne prétend pas à l'exhaustivité, mais à la diversité, et surtout à la diversion: l'échantillon choisi nous assure en effet un son de cloche quelque peu différent de celui, omniprésent et obsédant, de la top-model-mania qui sévit actuellement! Dix femmes féministes, aux professions différentes, aux goûts variés et aux silhouettes diverses s'interrogent sur le look et leur look vingt ans après la secousse de fond des années 70 résumée par le célèbre «soutien-gorge aux orties». Après la mode tyrannique, puis la mode coupable, où en sommes-nous aujourd'hui?

Mon look, connais pas

Ce dossier est constitué de dix «cartes blanches» sur le thème du look. Les rédactrices de *Femmes suisses* ont écrit, sans mot d'ordre de longueur, de contexte ou de forme, ce que ce thème leur inspirait. Il en résulte plusieurs points communs entre tous les textes, dont le plus frappant est sans aucun doute une absence. Aucune des dix contributions ne décrit en effet son look... sous ce terme, alors que c'était bien ce mot-là qui avait été proposé comme thème de réflexion. Lorsque le look est mentionné, c'est toujours le look-concept, le look des autres, ou encore le look qu'on n'a pas, ou celui qu'on voudrait avoir. Mais jamais, au grand jamais, «mon look, c'est...»

«Pendant des années, j'ai été fidèle à une vieille coiffeuse à qui je devais quelques reconnaissances pour des raisons familiales. Ce n'est que lorsqu'elle a pris sa retraite que je me suis rendu compte qu'elle me coiffait aux quatre horreurs. Brigitte, ma nouvelle coiffeuse, m'a donné un nouveau look – et rajeunie de dix ans».
(S.Ch.)

Etre et paraître. Coupe, plan et élévation d'une femme à la mode en 1869.

Intéressante impasse. Est-ce la nouveauté du mot qui gêne (l'anglicanisme? le néologisme?), ou faut-il repérer là au contraire une vieille réticence bien connue à l'égard de l'apparence, plus exactement de *son* apparence? Mon look, connais pas. Le diktat de la mode, pas pour moi. Les raisons abondent, et sont toutes excellentes.

La ressuscitée: *pendant la plus grande partie de ma vie, ma relation à l'habillement a été si problématique que la notion de look ne pouvait tout simplement pas y trouver place. Persuadée depuis mon enfance d'être un laideron inhabillable, j'ai ramé jusqu'il y a quelques années pour me rendre «présentable», et c'est seulement depuis peu que je m'autorise à penser que je peux me rendre attrayante...*

J'ai donc eu beaucoup de peine à me constituer une sorte de «base de sécurité» vestimentaire, à partir de laquelle je pouvais enfin choisir. Ce qui explique que je n'ai pas de style défini. Il y a quelque temps, ma coiffeuse m'a dit que je m'habillais «sport chic», ce qui m'a fait grand plaisir, mais à quoi je ne crois pas vraiment!»

La pragmatique: *exerçant une profession qui exige d'inspirer confiance, je considère que mon métier requiert une grande «adaptabilité» – y compris vestimentaire. J'ai constaté à maintes reprises qu'un certain look peut braquer mes interlocuteurs (grossièrement résumés, le look BCBG et le look alternatif-baba sont les deux looks «braqueurs» par excellence, selon à qui on s'adresse!). Comme je n'ai aucune envie d'adopter le style «zéro» (veste gris souris/pantalon à pli caca d'oie) je n'hésite pas un instant à me sophistiquer, ou au contraire à me folkloriser un brin, selon la personne que je dois rencontrer.*

Le cas désespéré: *moi, mon problème, c'est que justement je n'ai pas de look! L'âge venant, je tire un peu plus souvent sur la pédégette qu'avant, il m'arrive même de porter un tailleur avec la blouse en soie à nœud (eh oui!), mais il y a toujours quelque chose qui cloche, et qui me fait rater le bon look. En ce moment par exemple, c'est que tous mes tailleurs sont trop serrés. Mais de manière plus constante, il y a de toute façon, invariablement, la coiffure qui fait foirer le reste. (Il est vrai que mon casque de moto n'est pas le meilleur fixatif).*

Parfois aussi, j'emprunte le look étudiante, pull trop long sur une vieille paire de jeans, qui fait d'autant mieux l'affaire quand tout le reste me serre. Mais là aussi, le lock cloche. N'arrivant pas à me résoudre au sac à dos sur une épaule, j'ai le mesquin petit sac en bandoulière qui vient tout gâcher.

Il y des jours où je rêve de consulter un spécialiste du look qui me dise: voici votre style, c'est celui-ci, et pas un autre!

«Enfant, j'ai grandi dans l'étoffe, car ma mère cousait et avait de jeunes apprenties rieuses dans son atelier. Elles avaient des ongles peints en rouge vif et elles se drapaient dans les riches tissus de certaines clientes pour «voir l'effet». J'entendais souvent cette expression «faire de l'effet», et je m'étonnais quand ma maîtresse de gymnastique disait: «tout traîne, ramassez vos effets!» Il y avait dans ce mot un mystère, ces «effets»-là jonchant le sol, informes, et sans effet». (S. F.)

Une femme, une histoire

Pour la plupart d'entre nous, notre rapport à la mode a évolué. Il se développe dans une durée soumise à une histoire: la nôtre, ou celle de la mode, ou celle des mœurs.

Le plus souvent, on trouve même une rupture assez nette entre un *avant*, et un *maintenant*, l'état actuel étant toujours considéré comme plus satisfaisant que le précédent. Mais selon les unes ou les autres, le mieux est venu tantôt de soi, tantôt de l'extérieur.

L'hésitante: *je ne sais pas quand la Mode est devenue multiple, ou à partir de quand tout est devenu possible: le très long, le long, le mini, l'archi-mini, le serré, l'ample. Peut-être cela a-t-il toujours été ainsi, et que je ne l'ai jamais su, n'étant pas assez attentive à la Mode; ou peut-être que je me trompe, et que c'est moi qui ai pris une certaine liberté, une certaine distance?*

La sociologue: *chemisier rentré dans la sempiternelle jupe plissée, et socquettes: c'était mon uniforme de collégienne studieuse, puis d'universitaire curieuse. Les années 60, pour qui vivait alors ses 20 ans, ont réellement annoncé la libération des femmes dans leur manière de s'habiller. D'abord, l'essor de la confection à des prix abordables leur a donné le choix des vêtements; puis mai 68 et le MLF ont libéré les femmes de la tyrannie de la mode, en ce sens qu'elles peuvent s'habiller comme elles le veulent.*

«Porter kipa, tchador, hitchab, turban ou boubou, en Europe, me permet d'afficher mon identité dans des pays qui ont peur de la différence. C'est le look «ethno», mais je ne le sais pas...» (E.T.)

La libérée: *il n'y a pas très longtemps que je suis guérie de la tyrannie du look. Ce fut exactement le jour où j'ai découvert une féminité collant à ma personnalité. Dès lors, je n'ai plus eu à vivre ce tiraillement entre ce que j'étais et l'image sociale de la femme dans laquelle je ne me reconnaissais pas. Aujourd'hui je sais ce qui me va, et tant pis pour la mode.*

La vérité des apparences

Si les féministes d'aujourd'hui ont de la peine à se définir un *look*, elles ont une idée bien précise des critères qui leur font choisie leurs vêtements. Talonné de près par le «must» du confort (qu'est-ce qu'elles ont toutes avec leurs Birkenstock?), le grand gagnant parmi les impératifs de nos rédactrices est une valeur sans nom qui mélange l'authenticité, la fidélité (à soi), l'harmonie avec soi-même, le naturel.

– *«Avoir un look ne m'intéresse pas vraiment. J'aime avant tout me sentir moi».*

– *«Quand je me regarde dans la glace j'aime être en rapport avec moi-même».*

– *«Plus que le confort, je cherche à composer mon style, celui dans lequel je me sens vivante, authentique, sans chichis inutiles».*

«J'ai fréquenté quelques mois un fitness pour dames, où la séance commençait par une demi-heure de réclusion dans une sorte de caisson blanc. Alignés en rang d'oignon, les caissons ne laissaient sortir que nos têtes, nous apparentant à quelque élevage en batterie d'oisillons ébouriffés. Sur ce, qui vois-je coincée dans la boîte d'en face, dans cet institut spécialisé en complexes de dames? Nastassja Kinski. La belle, la mystérieuse Nastassja Kinski. En sortant de mon caisson, j'ai résilié mon abonnement. Car si tout le monde a certes le droit de se trouver moche, j'ai compris, ce jour-là que la vraie «zone à problèmes» se trouvait dans la tête – soit à l'extérieur du caisson». (C.C.)

Quelques voix discordent pourtant dans ce bel ensemble.

– *Tous les discours sur «être bien dans sa peau», se sentir «naturelle» m'énervent. Mon habillement continue à être construit, de manière parfois obsessionnelle. Je veux maîtriser l'image que je donne de moi. Mais cette image idéale est toujours la même; j'ai envie d'offrir de moi une certaine image de permanence».*

Restent quelques hérétiques, quelques irréductibles traîtres à la fidélité de l'image. Trois d'entre nous subordonnons clairement notre apparence à l'occasion ou à l'entourage, donnant raison aux circonstances extérieures plutôt qu'aux états intérieurs.

– *Quand je m'habille le matin, je réfléchis à ma journée et choisis mon habillement en conséquence; pour moi, bien s'habiller, c'est se sentir en harmonie avec l'entourage.*

– *Je n'ai pas d'état d'âme par rapport à une «vérité» de mon habillement, à une prétendue «authenticité» de l'apparence qui me vouerait à la laine écrue plutôt qu'au lycra. Je considère les vêtements à mon service, plus qu'à mon «image».*

Celles qui se sentent le moins liées par la «vérité» de leur image sont celles qui avouent volontiers aimer le changement, voire le déguisement.

– *Je plains les femmes qui, toute leur vie, portaient le même costume (celui qu'on appelle folklorique aujourd'hui). La mode, elle, permet le changement.*

Ce n'est pas un hasard si la seule d'entre nous qui ait songé à mentionner le caprice de la mode comme sa vertu, soit celle qui sans conteste est la plus chic et la plus «lookée» de notre équipe!

Preuve d'un rapport tout de même assez étriqué à la mode et à l'apparence... Aucune d'entre nous n'évoque ce qui constitue pourtant (en tout cas selon Baudelaire) l'élément-clé de la fascination du vêtement: sa capacité anti-authentique, anti-naturelle, de permettre à quiconque de sortir de son personnage, de soi-même, de son image, de son uniforme et de sa mauvaise mine. Au-cune! N'importe quel petit styliste à queue de cheval du Marais n'a pourtant que ce lieu commun à la bouche. Eh bien non. Pour aucune d'entre nous, le vêtement ne sert à cela. Ou serait-ce plutôt ceci: on se bat déjà tellement pour s'aimer telle qu'on est, qu'on n'a pas le temps de chercher qui d'autre on pourrait être?

«Comme l'oignon, je suis partisane des pelures qui se superposent, enlevant ou ajoutant au gré de mon thermomètre intérieur». (C.P.)

Les critères secrets

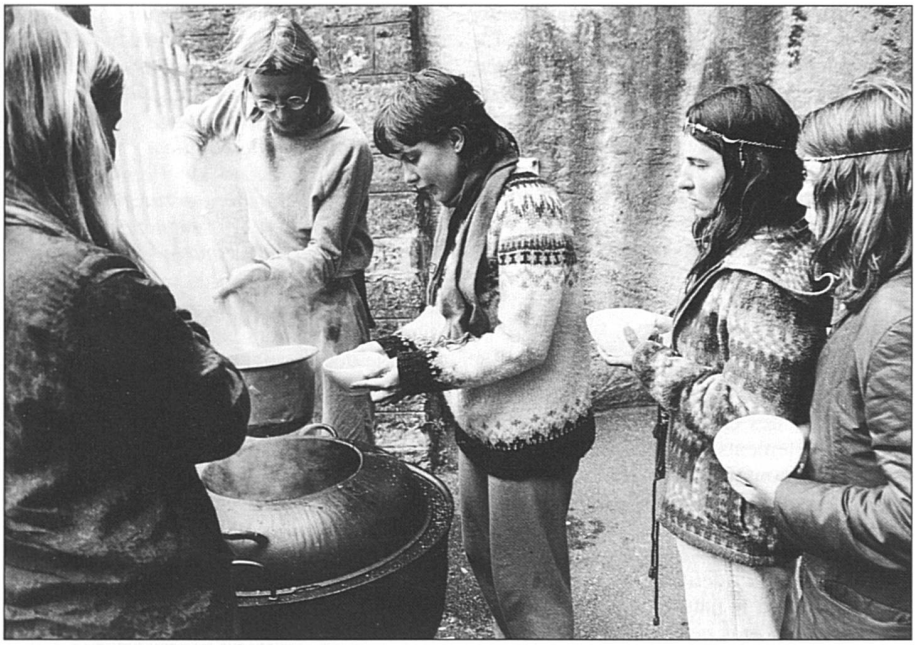
On sait les magazines de mode d'une discrétion maniaque sur le sujet. Et on en connaît parfaitement les raisons: pour vendre du rêve, tous les silences sont bons. Aussi accepte-t-on sans sourciller cette règle sacro-sainte de la rhétorique de la mode, qui consiste à faire comme si toutes les femmes étaient faites de la même façon, à savoir – parfaites. Et enchantées de leur perfection. Et nous, à notre tour faisons comme si. Par-ci par-là, l'une évoque ses gros genoux, l'autre son poids pas vraiment plume comme de pittoresques détails. Sur dix rédactrices, une seule consacre plus d'une ligne à la question.

«Faite en bouteille de chianti plutôt qu'en bouteille de bordeaux, je n'ai pas toujours eu le look que j'aurais voulu. Il y a par exemple des périodes de ma vie où je me serais volontiers habillée plus «sexy», ou avec un look plus tranché, moins désespérément passe-muraille. Mais j'ai une autocensure d'une redoutable sévérité, régie par tout un code (hérité en grande partie de ma mère) qui établit une liste nette et sans appel des «syntagmes» autorisés: non seulement tel haut avec tel bas, ou telle couleur avec telle autre, mais surtout: telle forme pour telle morphologie, telle longueur réservée à telle taille, telle coupe interdite à tel défaut de silhouette, etc. Dans cet imbroglio de règles, il n'y a plus de choix, donc plus de look possible».

Les femmes parfaites seraient-elles les seules à pouvoir choisir leur look? C'est l'hypothèse contraire

Présentation de mode anglaise en 1913.

«Un jour en Allemagne, j'essaie dans un magasin une robe genre jean, qui me va bien. La vendeuse me dit alors: «Vous êtes vraiment salope!» Alors bien sûr, j'ai acheté la robe salope». (J.B.W.)



Le look «baba cool» des «seventies».

que suggère la réflexion suivante, lancée par une autre rédactrice sous forme de question:

Le look a-t-il quelque chose à voir avec la morphologie? Je remarque que la plupart des femmes réputées «difficiles» à habiller (les femmes fortes notamment) ont un look souvent très personnel et très marqué. En revanche, ces grandes asperges de mannequins ne me donnent pas l'impression d'en avoir aucun. Le look se construirait-il obligatoirement à partir d'un défaut, d'une morphologie «contraignante»?

Il reste tout de même étonnant que ce qui constitue certainement, pour 90% des femmes, l'un des déterminants essentiels de leur look – leur silhouette – soit à peine effleuré par la même proportion de femmes, quand on leur demande de parler de leur look. De tous les silences suspects, celui-là est le mieux partagé: preuve que les complexes physiques demeurent un tabou si tenace que les journaux féminins ont de beaux jours devant eux. Ils peuvent tranquillement continuer d'écrire les mêmes sornettes sur le «retour» des femmes fatales et le «must» du mini.

Enfin, un tour de look ne serait pas complet sans une pensée émue pour les trois figures qui rôdent, silencieuses et invisibles, autour des cabines d'essayage, guignant par le rideau qui bâille irrémédiablement:

nos mères, vivantes ou disparues, que nous sommes plusieurs à citer comme une référence en matière vestimentaire, parfois contre notre gré!

nos filles, qui prennent assez vite le relais des mères, mais jamais dans le même sens, pour envoyer quelques Birkenstock en direction de la poubelle;

et les coiffeuses, enfin, qui vous massacrent pendant vingt ans, ou qui vous en enlèvent dix d'un coup, mais qui remarquent à coup sûr votre nouvelle parka, et chez lesquelles, surtout, vous lisez les seuls journaux qui vous apprennent que le polo a détrôné le chemisier.

Ainsi, plutôt qu'à Jean-Paul Gaultier, Claudia Schiffer ou Lagerfeld, c'est à nos mères, nos filles et nos coiffeuses, trio exigeant et complice de notre look, que nous dédions amicalement ce dossier.

Synthèse: Corinne Chaponnière

**Marylène Delbourg-Delphis*, *Le chic et le look*, Hachette, 1981.

La Faculté de droit
ouvre une inscription pour un poste de

professeur-e ordinaire
de droit fiscal et administratif

Charge: Il s'agit d'un poste à temps partiel (60%).

Titre exigé: doctorat en droit.

Entrée en fonction: 1er octobre 1995.

Les dossiers de candidature doivent être adressés **avant le 7 avril 1995** à l'Administrateur de la Faculté de droit, UNI MAIL, bd Carl-Vogt 102, 1211 Genève 4, auprès duquel peuvent être obtenus des renseignements complémentaires sur le cahier des charges et les conditions.

Désirant associer tant les femmes que les hommes à l'enseignement et à la recherche, l'Université souhaite recevoir davantage de candidatures féminines.

UNIVERSITÉ DE GENÈVE

La Faculté de droit
ouvre une inscription pour un poste de

professeur-e ordinaire
de droit administratif

Charge: Il s'agit d'un poste à temps partiel (50%).

Titre exigé: doctorat en droit.

Entrée en fonction: 1er octobre 1996.

Les dossiers de candidature doivent être adressés **avant le 7 avril 1995** à l'Administrateur de la Faculté de droit, UNI MAIL, bd Carl-Vogt 102, 1211 Genève 4, auprès duquel peuvent être obtenus des renseignements complémentaires sur le cahier des charges et les conditions.

Désirant associer tant les femmes que les hommes à l'enseignement et à la recherche, l'Université souhaite recevoir davantage de candidatures féminines.

UNIVERSITÉ DE GENÈVE